

BACLOFÈNE

magique contre l'alcoolisme ?

Vantée par ses utilisateurs, la précieuse molécule poursuit sa percée. Traitements et tests confirment de plus en plus son action.

Atteindre enfin l'abstinence sans être torturé par le besoin, et même pouvoir devenir un consommateur comme les autres, cela ressemble à un conte de fées pour les quelque 4 millions de Français buveurs excessifs. Pourtant, c'est ce dont témoignent des personnes ayant eu accès à cette molécule dans le livre « Indifférence », de l'association Aubes*. « J'ai été hospitalisé plusieurs fois pour sevrage, pris toutes les classes de médicaments prescrits dans le traitement de l'alcoolisme, en vain, explique Thierry. Et puis soudain, un quasi-miracle. Grâce au baclofène, je suis abstinent depuis neuf mois. Je n'ai même plus envie d'alcool. » Antoine confirme : « Je peux boire un verre ou deux quand je suis invité et, après, c'est fini. Je n'y pense plus ! »

Le choc du « Dernier Verre »

« L'intérêt du baclofène dans cette indication a été évoqué dès 1976 par l'équipe suédoise du D^r Arvid Carlsson, lauréate du prix Nobel de médecine en 2000 pour ses travaux sur la dopamine », aime à rappeler le D^r Renaud de Beaurepaire, responsable du pôle psychiatrie du groupe hospitalier Paul-Guiraud, à Villejuif (94). Mais c'est la parution de l'ouvrage du D^r Olivier Ameisen, à la fin de septembre 2008, qui l'a contraint à consacrer tous ses mercredis à une consultation « spéciale baclofène ». Dans le Dernier Verre (Denoël, 19,25 €), le D^r Ameisen raconte en effet comment un médicament qu'il s'est autoprescrit l'a libéré de l'envie compulsive de boire. Il s'agit d'une molécule commercialisée depuis 1975 sous le nom de Lioresal (ou son générique), pour traiter les contractures musculaires associées à la sclérose en plaques ou aux paraplégies. Si elle n'a pas d'autorisation de mise sur le marché pour lutter contre l'alcoolisme, les médecins ont le droit de la prescrire, en s'exposant néanmoins à des poursuites en cas de problème. **Les ventes explosent : entre 20 000 et 50 000 Français seraient aujourd'hui sous baclofène pour soigner leur alcoolisme.**

Des résultats incontestables

Avec le P^r Philippe Jaury, médecin généraliste et enseignant à la faculté de médecine de Paris-Descartes, le D^r Renaud de Beaurepaire a publié, dans la revue *Alcohol and Alcoholism* (mars 2012), les résultats d'une étude menée pendant un an (2010-2011) **sur 132 patients : 80 % sont devenus abstinentes ou**

INFO +

On constate deux fois plus d'abstinence après un an de traitement qu'après une cure de sevrage.

contrôlent parfaitement leur consommation. Seuls 8 des 132 patients n'ont ressenti aucun bénéfice.

« Peut-être n'étaient-ils pas assez motivés, à moins que des troubles mentaux associés (anxiété sévère ou bipolarité, par exemple) n'aient participé à cet échec ? » s'interroge le psychiatre. Il se peut également qu'il existe des insensibilités au baclofène : un de mes patients a dû monter à 400 mg pour se guérir. » Comme nombre de ses confrères, le D^r de Beaurepaire prône une augmentation très progressive des doses : un comprimé de 10 mg le premier jour, deux le deuxième jour, trois le troisième jour, puis pendant une semaine. Ensuite, doublement de la dose la deuxième semaine, puis triplement la troisième semaine, et ainsi de suite, « jusqu'au jour où les patients n'ont plus envie de boire, sans aucun effort » (entre 30 et 400 mg selon les personnes, mais en moyenne autour de 130 mg). L'avantage de ce protocole ? « Il évite les effets d'un sevrage trop brutal et entraîne moins d'effets secondaires. Si certains apparaissent, on observe un palier plus long, jusqu'à ce qu'ils régressent. »

COMMENT ÇA MARCHE ?

L'addiction est liée à certains neurotransmetteurs (ces messagers entre les neurones du cerveau), notamment le gaba. Celui-ci se fixe sur deux types de récepteurs, A et B, et régule la production de dopamine, une hormone qui intervient sur les mécanismes de la récompense et entraîne des effets apaisants. Un manque de gaba dans le cerveau se traduirait par des troubles du système nerveux, notamment une anxiété pathologique, que le malade « soignerait » en

consommant de l'alcool, qui se fixe lui aussi sur les récepteurs gaba-A. Le baclofène stimule pour sa part le récepteur gaba-B, avec lequel la dépendance à l'alcool – mais également l'addiction à certaines drogues, comme les opiacés – entretiendrait des liens étroits pour des raisons encore inconnues. C'est ainsi qu'il exercerait un effet anxiolytique et permettrait de supprimer la pulsion irrésistible, appelée « craving », dont sont esclaves les personnes dépendantes.

Y a-t-il un risque ?

On a beaucoup insisté sur le fait que les doses utilisées dans la désintoxication étaient nettement plus élevées que celles autorisées en neurologie (75 mg par jour pour les patients suivis en traitement ambulatoire, et jusqu'à 120 mg à l'hôpital), sans aucune certitude concernant leur innocuité. Il semble néanmoins que certains neurologues dépassaient déjà les doses préconisées. Certes, il existe quelques contre-indications (importants problèmes cardio-vasculaires, respiratoires ou rénaux, porphyrie...) et de fréquents effets secondaires : fatigue, vertiges, insomnie et somnolence, troubles digestifs, douleurs musculaires, fourmillements, etc. « Cependant, ces effets restent bénins, insiste le Dr de Beaurepaire. S'endormir au volant représente le principal danger, c'est la raison pour laquelle j'interdis à mes patients de conduire durant les premières semaines. » Si quelques cas de confusion mentale (réversibles) ont été relevés, ils sont, semble-t-il, dus à l'association à de fortes doses d'alcool ou de benzodiazépines. Mais les autres médicaments prescrits aux alcooliques ne sont pas non plus dénués

d'effets indésirables ; quant aux troubles liés à l'alcool, ils ne sont pas moins gênants. **Les effets du traitement à long terme demeurent certes une inconnue, mais celle-ci pèse-t-elle si lourd face aux 120 morts quotidiennes dues à l'alcool ?**

Faut-il en prendre à vie ?

Ce traitement devant en principe être pris à vie, des esprits chagrins soutiennent que cela revient à remplacer une dépendance par une autre. Pourtant, les contre-exemples se multiplient. « J'ai arrêté le baclofène depuis un an et je ne bois plus du tout », témoignent Alain et Klaus. Maurine fait le même constat et, pour Monique aussi, l'effet de la molécule semble perdurer. « Pendant douze ans, j'ai bu 2 litres d'alcool le soir, quand je rentrais du travail. J'y suis devenue indifférente en seulement trois mois de baclofène. J'en ai pris un peu plus d'un an, et il ne m'a fallu que deux semaines pour arrêter. Le craving (voir encadré) n'est pas revenu et je me sens à présent guérie. Mais j'ai beaucoup travaillé en parallèle sur un changement de vie. »

Un médicament peut-il tout résoudre ?

On le sait désormais, l'addiction n'est pas seulement une question de volonté liée à des problèmes psychologiques, mais un problème d'origine chimique au niveau des neurotransmetteurs du cerveau. Pour autant, traiter uniquement cet aspect suffit-il à régler la question ? Le Pr Michel Lejoyeux, président de la Société française d'alcoologie, reconnaît d'énormes avantages au baclofène : « Notamment, il incite à se soigner des personnes qui n'auraient pas consulté sinon. » Le professeur met cependant en garde :

« Il ne faudrait pas penser que c'est un médicament magique, qui fait tout à notre place. Un soutien relationnel, voire un travail psychothérapeutique, demeure généralement nécessaire. »

Si, chez nombre de patients, le médicament semble supprimer l'anxiété sévère qui les poussait à boire, d'autres la voient resurgir. « Parmi eux, 10 % sont aussi menacés par la dépression, estime le Dr de Beaurepaire : après trente ans d'alcoolisme, ils se rendent compte de la catastrophe qu'est leur vie. » Certains ont besoin de comprendre le mal-être que l'alcool anesthésiait chez eux. Beaucoup bénéficient de conseils pour changer les rituels, apprendre à faire face autrement aux stress et rebâtir leur vie sans cette béquille. « Parfois, des obstacles psychologiques à l'arrêt de la dépendance doivent être débusqués et résolus pour parvenir à s'en débarrasser », constate aussi Annie Rapp, psychothérapeute.

Des études sont enfin lancées

Reste que les succès du baclofène ne peuvent plus laisser les autorités indifférentes. L'Agence nationale de sécurité du médicament et des produits de santé (ANSM) a assoupli sa position en avril dernier, reconnaissant que « des données montrent ses bénéfices chez certains patients » et que ses effets secondaires « ne remettent pas en cause la poursuite d'un traitement chez les personnes dépendantes ». **L'ANSM a donné son feu vert à un essai clinique, baptisé Bacloville.** Initié fin mai, il comparera le baclofène à un placebo, afin de mieux connaître le profil de sécurité du médicament (résultats attendus à la fin de 2013). Un autre test, Alpadir, a été mis en place début novembre, en hôpital, dans le but d'obtenir une autorisation de mise sur le marché contre l'alcoolisme. Il repose cependant sur un protocole assez curieux qui vise à évaluer, non son efficacité pour arrêter de boire, mais l'aide au maintien de l'abstinence, en prescrivant une dose fixe de 180 mg/jour à des patients déjà sevrés.

Est-ce qu'il agit pour d'autres addictions ?

Puisque le baclofène semble soulager la sensation de manque, d'autres personnes dépendantes se sont mises à espérer. A juste titre ? **Aux Etats-Unis, ce médicament est déjà utilisé contre l'addiction à la cocaïne et dans le sevrage aux opiacés.** Chez nous, quelques psychothérapeutes y recourent contre les troubles alimentaires, avec un certain succès semble-t-il. Des essais prometteurs concernant le cannabis, les tranquillisants et la nicotine ont été conduits chez le rat. Toutefois, on remarque que la majorité des alcooliques également fumeurs voient leur tabagisme exploser sous baclofène, quand seulement un sur huit stoppe ou diminue sa consommation. La molécule ne marcherait-elle que pour une addiction à la fois ? Si l'espoir reste immense, il faudra encore beaucoup de travaux de recherche avant qu'elle ne livre tous ses secrets.

Par Marie-Christine Colinon

* Disponible sur lepublic.com/evement/indifference/evement.html, 19,90 €.